

Charade

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 24

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— N'importe! je l'attendrai. Portez mes effets à la maison.

— C'est que le maître n'a pas dit...

— Si le maître n'a pas dit, la maîtresse ordonne, interrompit la jeune femme d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et en agitant sa cravache en femme habituée à s'en servir.

L'habitation vers laquelle elle se dirigea, était appuyée à un bois, qui coupait en cet endroit la vaste monotonie de la prairie. Ce bois allait se perdre sur le flanc d'une colline au pied de laquelle coulait un ruisseau. Cette maison, jetée comme par la main d'un génie au milieu de cet immense désert, reposait le regard et portait la quiétude dans l'esprit en lui attestant la présence d'êtres vivants. Elle était entourée d'une palissade formée de troncs à peine dégrossis et reliés entre eux par des fils de fer. Le portail, en planches massives grossièrement équarries, semblait construit pour résister aux attaques de l'extérieur. Il donnait accès dans un large espace décoré du nom de cour, et qui se trouvait encombré d'objets de toutes sortes; des charrettes, des harnais de chevaux, des instruments de jardinage, des troncs d'arbres à moitié sciés, des planches à peine dégrossies; au milieu de tout cela couraient des poules, des canards, des lapins, des porcs, des moutons, dont on voyait la riche toison jetée dans un coin; un filet d'eau, arrivant dans un tronc d'arbre, coulait sans cesse, allant se perdre dans le sol que souvent il transformait en véritable mare.

La voyageuse traversa sans trop de difficultés ce vaste capharnaüm; elle embrassa du regard les larges bâtiments en planches qui servaient d'écurie aux chevaux et d'abri aux bêtes à laine; puis elle se dirigea vers celui paraissant devoir servir d'habitation, à en juger par sa structure plus soignée, quoique encore très primitive.

La première pièce dans laquelle elle entra, et qui semblait être le domicile du maître de la maison, offrait un singulier mélange d'objets les plus disparates: un vieux bureau qui ne pouvait plus se tenir, quelques chaises boiteuses, des photographies et des gravures collées au mur; à côté de cela, des graines, des fouets, des colliers de chiens et de chevaux, des sièges formés par un tronc d'arbre capricieusement découpé, un vaste coffre couvert d'un tapis et d'un matelas, destiné à servir à la fois de lit et de canapé, enfin tout ce qui représente à la fois la vie sauvage et la vie civilisée.

Un coup d'œil suffit à la nouvelle venue pour embrasser ces détails multiples: les femmes et les prestidigitateurs ont un regard auquel rien ne saurait échapper; les premières le tiennent de leur caractère naturellement jaloux, les seconds le doivent à l'habitude professionnelle.

Elle passa ensuite dans une pièce qui lui parut être la salle à manger et la cuisine en même temps. Une table formée par deux planches posées sur des troncs d'arbres, des bancs d'un modèle non moins primitif, un foyer d'où la fumée s'échappait par un trou pratiqué dans le toit, indiquait suffisamment la destination de cette pièce. De grands coffres recouverts de méchantes toiles avertissaient qu'elle servait également de chambre à coucher aux domestiques.

Dans une pièce voisine se trouvaient entassées des provisions de toutes sortes: des amas de blé, de la viande salée, des légumes desséchés, quelques fruits sauvages, de la laine et des œufs. C'était l'office, et sa seule vue écartait toute crainte de mourir de faim au milieu de ce désert.

(A suivre.)

Petites connaissances pratiques.

Chapeaux de paille. — Il est plus simple de confier le blanchissage de son chapeau au chapelier, que de le blanchir soi-même et de le déformer. Cependant les personnes qui veulent faire de l'économie peuvent parfaitement opérer eux-mêmes de la manière suivante: Enlever le ruban et la coiffe. Battre un jaune d'œuf avec de la fleur de soufre, tremper dans ce mélange une brosse à ongles et frotter le chapeau, qu'on a soin de tenir à plat sur une table, avec la brosse imbibée de cette pâte qu'il faut ne pas faire trop épaisse. Laisser ensuite sécher au soleil et enlever, après cela, le soufre avec une brosse rude et bien propre.

Moyen de détruire les fourmis. — On arrive avec certitude à se délivrer des fourmis en répandant sur les fourmilières et dans les endroits fréquentés par les insectes, de la sciure de bois arrosée avec de l'eau ayant servi au lavage du poisson et qu'on aura laissé putréfier.

Réponses et questions.

Solution du passe-temps du dernier numéro:

Ecarlate — leé ... C A R A T

Roumanie — uni ... A R O M E

Harmonie — hie ... R O M A N

Annamite — nie ... A M A N T

Reinette — rie ... T E N T E

Ont répondu juste, MM. J. Perriraz, Locle; Nicolier, Ormont-dessous; Eug. Bastian, Forel, et Déglon, instit., Lovattens. La prime est échue à ce dernier. — Nous expédions aujourd'hui nos dernières primes, qui étaient en retard.

Charade.

Quand on a mon premier, on n'est pas sans ressources;
Pour être mon deuxième il faut être en chemin;
Bien souvent sort un soupir de ma bouche,
Lorsque de mon entier j'ose envier le destin.
Je me retrouve alors dans les bras d'une mère,
Qui, tant de fois, hélas! me pressa sur son sein.
Ah! cher entier, pour moi douleur amère,
Tu m'apparais toujours, mais toujours de trop loin.

Prime: Un exemplaire de *La Vilhie Melice dâo canton de Vaud*, poème en patois, de M. Dénézéaz.

Un journaliste français, qui a fait dernièrement une visite à Alexandre Dumas, a remarqué dans le cabinet du grand écrivain son portrait, au bas duquel il avait écrit de sa main, en 1863, les curieux vers que voici:

Je ne veux pas, quand je mourrai,
Que l'on me mette au cimetière:
Au milieu d'un champ labouré,
Sous un sillon que l'on m'enterre!
Vivant, je n'aurai rien su faire,
Mais je m'en irai consolé
Si, mort, je puis rendre à la terre
De quoi produire un grain de blé.

— Comment mon gendre, vous avez été au bal hier, et voilà deux mois à peine que vous avez perdu votre femme!

— Oh! belle-maman, j'ai dansé si tristement.

L. MONNET.